

Michele Sovente

Michele Sovente est né en 1948 à Cappella, près de Naples. Il enseigne la littérature contemporaine à l'Académie des Beaux Arts de Naples.

Bibliographie: *Poèmes* : *L'uomo al naturale* (Florence, 1978 et 1981) ; *Contropar(ab)ola* (Florence, 1981) ; *Per specula aenigmatis* (Milan, 1990, finaliste du Prix Montale)¹ ; *Cumae* (Venise, 1998, lauréat du Prix Viareggio) ; *Carbones* (2002).

Essais critiques : *La donna nella letteratura oggi* (Fossano, 1979) ; *La poesia in Campania*, (Forlì, 1985, 1990).

La poésie de Michele Sovente s'écrit en trois langues : l'italien, le latin et le dialecte de Cappella. Il faut entendre ce verbe réflexif : s'écire. Il indique une relation de réflexion, de réciprocité et de distribution complexe entre les trois langues. Il arrive que Michele Sovente écrive dans une des trois langues et qu'il ne se traduise pas, mais souvent il part de l'une d'entre elles et va vers les deux autres sans que l'une soit première. Comptons.

Soit *Cumae*: le recueil s'ouvre sur un diptyque de ruines : aux *rudera* latines répondent les *ruderi* italiennes – *rudera historiae obscura! Sub sole altre loquuntur*. Suit une première section composée de 8 poèmes en italien, et de 4 poèmes latins traduits en italien ; dans la deuxième section, 6 poèmes sont en italien, cinq en bilingue ; dans la troisième 8 et 7 ; dans la quatrième 15 et 2 ; dans la cinquième 5 en italien et un très long poème bilingue ; enfin, la sixième et dernière section est composée de quatre poèmes trilingues : trois partent du latin et un du dialecte. Parmi les trois qui partent du latin, deux passent d'abord par le dialecte. Dans *Carbones*, M. Sovente diffère la traduction d'un texte pour affirmer son autonomie. Il crée ainsi des effets d'attente en ménageant prolepses et analepses².

« Écrire en dialecte, dans mon dialecte de Cappella, qui est très proche du napolitain, mais qui présente des particularités morpho-syntaxiques ne signifie pas seulement que j'essaie d'extraire ma voix, mon imagination et mon identité à la fois anthropologique et expressive du terrain profond où elles s'inscrivent : ce petit territoire archaïque, aux frontières bien définies des *Campi Flegrei*. Le dialecte n'est pour moi ni un retour au passé, ni une négation du présent. Il s'agit davantage d'une poussée vers mes racines, pour ouvrir mon héritage culturel à des possibilités originales. Ce qui signifie que l'italien, le latin et le dialecte doivent interagir sans la moindre prétention philologique ni la moindre tentation avant-gardiste : je suis loin d'être attiré par les sirènes si peu séduisantes du post-modernisme. Pour moi, il s'agit bien plutôt de saisir les différentes suggestions et les différentes images, mais aussi les structures phonétiques et rythmiques qui se sont déposées en moi au fil des ans sans la moindre volonté d'exclusion ni le moindre rêve de privilège.

Tout comme j'avais tenté dans *Per specula aenigmatis* de ramener à la surface de la langue un latin synchrétique, très particulier, un latin rêvé et imaginé plutôt que fidèlement reconstitué, de la même manière, j'ai essayé d'écrire dans le dialecte de Cappella : pour donner une forme à des sons et à des scènes qui au moment où je les fixe dans un structure linguistique bien définie (c'est du moins ce que je souhaite) sont capables de libérer un ailleurs, une énergie vitale qui n'est pas limitée dans le temps ou dans l'espace ».

Concentration et évaporation ; cette poésie qui s'écrit en trois langues et y invente trois mondes³ tente par tous les moyens de saisir le vide qui l'entoure – *vacua voragine, in gurgite temporis*. Car il n'est de langue qui ne plonge dans « le vide du souffle » : *lingua in vacuo inscripta (Cumae, p. 34)*.

Blanches toutes les choses
sur le livre écrites
se montrent : et noires aussi. D'elles-mêmes
les paroles se meuvent sans que nul
ne s'en aperçoive. Elles se meuvent comme le sang
qui d'un coup s'arrête.

«Alba sunt omnia quae
In libro scripta
Apparent: et nigra. Ipsa
Moventur verba, neque
Id videtur. Moventur ut
Sanguis qui deinde tacet»

1. Ce recueil a donné lieu à une drame radiophonique : *In corpore antiquo*, dirigé par Giuseppe Rocca.

2. Dans la première section par exemple : poème en dialecte (1), p. 12, puis deux poèmes en italien (p. 13 et 14) puis traduction en latin de (1), p. 15 et en italien, p. 16. Poème en latin (2), p. 17, puis trois poèmes en italien (18-20) et traduction de (2) en latin (p. 21) et en dialecte (p. 22). Poème en dialecte (3), p. 25, puis poème en italien (p. 26) et traduction de (3) en latin (p. 27) et, retardée par un poème en italien, traduction en italien (p. 29).

3. Trois vagues faudrait-il dire pour ce poète des éléments marins : la mythologie, l'histoire et la poésie des éléments en latin, l'intimité dialectale faite de paysages, de lieux privés et d'objets quotidiens, la nostalgie et la résolution pour le poète de l'italien.

Les carreaux

Ébréchés les carreaux tremblent
à peine quelques pas et c'est toute la maison
qui danse, une maison qui
renferme tant de souffrances, les fauteuils et les miroirs
absorbent poussières et bouches obscènes.
Tenace, un couteau transperce
les murs, un souffle tenu tenu
comme d'oiseaux étouffés, sous
les rangées de carreaux se déplacent
les choses grincent les choses (ou les ombres)
du palier d'à côté et combien
de queues longues et noires, combien de vers
la nuit jaillissent des carreaux
pour fondre sur nos sommeils !

Ça brûle en bas

Ça brûle en bas
ça brûle
racines torsées
la bête
rue et mord
sabots morts
en bas
un vent sec brûle
les portes et les fenêtres claquent
la langue mastique
sa seule salive
ce que la trachée brûle
en bas.

L'eau d'une mer démontée

C'est l'herbe, l'herbe,
inondée de soleil, solitaire,
c'est le pistolet, le pistolet
planqué, furibond,
l'eau du monde rêvé
l'eau d'une mer démontée
c'est au fond l'eau au fond
le nœud qui ne se dénoue pas ...
On dirait la lune. Ce n'est pas la lune. On dirait
un cartouche lumineux cette

échelle cliquetante où descendent
et remontent des ailes toutes noires,
des petits pieds avec un filet de sang
plus fin que du coton....
C'est le berceau, le berceau
cloué, sous le mur
aux ombres, aux ombres en tumulte
incessant. C'est le jardin
feuillu de tant de feuilles, si riche
de jouets inutiles, c'est l'eau
l'eau d'une mer démontée qui au fond
rougit le cœur de notre monde....

À Misène

À Misène, il y a la mer,
et le phare, une lumière à Misène,
elle est là, brumeuse et lointaine,
qui se diffuse par les monts,
et se perd, et une voix alors,
qui monte des tréfonds, la voix
des statues mangées de vent
et de temps et montent
de la mer, des fantômes de sel,
qui piquent les yeux.

Poèmes écrits en italien

Agrippine parle

Ici, devant la mer,
devant la mer
je couds ma douleur
avec les vagues
Douleur si cruelle d'un fils
qui me voua si cruellement aux vagues
ombres aveugles, désormais, nous nous poursuivons...
Le plongeon cache en son sein tous mes soupirs
et renouvelle dans la salure marine
la cruauté de ma ruine...
Devant moi s'étale le récit
des vagues : que ma voix
avec l'onde se confonde...
Jamais ne se taisent mon affliction, ni mon tourment.
Dans mon sommeil, quelqu'un
(Néron ?) me supplie d'une voix sinistre

Agrippine... Agrippine...
Depuis toujours ce lugubre
écho m'accompagne et me tenaille
et la mer pour combien de temps encore le berce
la mer... la mer...

Ici arrivaient des caravanes bariolées
de touristes égrenant
sur chaque parcelle du paysage
leurs pupilles extatiques au babil
ininterrompu. Demeures
que la lumière caresse de tendresse,
pergolas en fête – « Ici,
tu seras heureux, ici tu trouveras ce
que tu as toujours cherché, le lien
de la terre et des eaux » soufflaient
les feuilles les ombres et le pollen à l'oreille de celui qui,
poussé par le zéphyr, était venu jusqu'ici.

Poème écrit en latin, traduit en dialecte, en italien
et commenté par l'auteur

Ipsa cotidie corpora...

Les mêmes corps chaque jour dans la même
lumière ou dans le même vague apparaissent
et l'esprit se met à hurler
parce que le vent émiette d'anciens simulacres
et les yeux conservent
maintenant les traces labiles de l'eau et des cendres...
Les mêmes soldats veillent à la frontière
alors que les mêmes corps s'effondrent
et que d'autres traces apparaissent dans le silence ...

Commentaire de l'auteur : « Les jours que nous connaissons s'écrivent inexorablement sous le signe de la menace, de la peur et d'un malaise toujours croissant. La raison peine à déchiffrer ce qui se passe réellement : la guerre, la haine entre les peuples, la misère quotidienne du plus grand nombre qui pèse plus que toute promesse de justice et de développement. Face à quoi, la poésie est aux aguets, dans une vigilance douloureuse. Elle tente, avec ses sons variés et s'écrivant dans plusieurs langues, de rendre plus évidents le drame et l'horreur. Les points de suspension cependant, même à la clause du poème laissent deviner une hypothèse de rachat ».

Quondam nubila longe adspicebam

Il arriva que je regardai les nuages au loin
par des voies obscures je sentis le froissement
des herbes à peine poussées au loin : un gamin
jouait au jardin avec un serpent.

© *Carbones*, Garzanti, 2002.
Traduit et présenté par Martin Rueff